

# LE FRANC-PARLEUR

JOURNAL À TOUS, JOURNAL POUR TOUS

VOL. I, No 2.

MONTRÉAL, JEUDI, 25 AOUT 1870.

{ ABONNEMENT, \$2.00  
PAR NUMÉRO, 5 CENTIMS

## AVIS IMPORTANT.

Pour faciliter l'écoulement de notre journal, et en même temps donner au public une garantie de la solidité de notre entreprise, les paiements annuels de l'abonnement ne seront dus et exigibles : la moitié qu'à l'expiration des premiers six mois, et l'autre moitié au bout de l'année.

## LE FRANC-PARLEUR

JOURNAL A TOUS, JOURNAL POUR TOUS.

Nous avons dans notre premier numéro annoncé que la publication du journal serait interrompue pendant un mois afin de rendre notre organisation plus complète.

L'accueil sympathique que l'on nous a fait, tant dans les villes que dans les campagnes, a de beaucoup modifié notre besogne, et aujourd'hui, comme les *bons payeurs*, nous venons solder notre dette hebdomadaire avant même son échéance.

Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous nous trouvons ont aussi contribué pour une large part à hâter la publication de notre feuille. Il nous a semblé que la presse de ce pays avait besoin de toutes ses forces, de toute son énergie, pour faire entendre sa voix au milieu du cliquetis des armes, et des clameurs du mensonge.

Le franc parler est aujourd'hui plus que jamais nécessaire, et la vérité doit avoir en ce moment ses défenseurs, comme l'erreur et la calomnie ont leurs adeptes.

Pour notre part, nous ne dévierons pas d'une ligne de notre programme, la franchise est pour nous un drapeau, que l'on ne peut défendre qu'avec orgueil, et n'abandonner qu'avec honte et mépris.

A ceux qui nous ont encouragés de leur adhésion actives, nous leur devons donc : Merci. Car ils ont compris notre mission, le difficile de notre tâche et les déboires de notre profession.

S'ils ont eu la bienveillance de compter sur la sincérité de nos opinions, nous leur en sommes reconnaissants, et l'avenir prouvera que leur confiance était bien placée.

### L'Angleterre en face de la France.

Au milieu des événements gigantesques qui se déroulent actuellement sous nos yeux, à travers les péripéties de ce

drame sanglant, dont le théâtre est si vaste, les acteurs si nombreux, nous croyons qu'il y a un devoir à remplir envers l'opinion.

Petits-fils de la France, à laquelle nous relient si intimement les liens sacrés du sang et d'une même foi, c'est avec un sentiment d'une sollicitude toute filiale que nous suivons du regard notre ancienne mère-patrie sur les champs de bataille, depuis le commencement de sa lutte colossale avec la Prusse.

Chaque bulletin de guerre a remué sensiblement les fibres de notre âme, ses revers passagers nous ont surpris, sans diminuer notre confiance, ses victoires nous ont mis la joie au cœur, sans nous étonner ; c'était dans l'ordre des choses établies, et notre attente n'a pas été déçue. Que la France ait des ennemis acharnés à sa perte, tant sur le continent européen que sur le continent américain, voilà des faits que personne n'ignore ; que les enfants de la race germanique fassent des vœux, dans toutes les parties du globe, pour le succès de leur *Vatherland*, le naturel les y porte, nous ne pouvons leur en garder rancune ; mais que l'Angleterre exprime publiquement ses sympathies en faveur d'une puissance qui combat son ancienne-alliée, qu'elle oublie la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers elle ; qu'elle laisse ses journalistes vomir l'insulte sur le pavillon français, souhaiter la déchéance de l'Empire, l'affaiblissement de son prestige, c'est ce que nous ne pouvons voir de sang froid ni souffrir avec patience.

Nous n'avons pas la prétention de faire entendre notre voix par-delà les mers, la petite presse du Canada n'a jamais osé espérer pareil privilège ; qu'elle puisse seulement trouver un écho au milieu de notre population, apaiser les passions que l'on a cherché et cherche si injustement à soulever ici, faire taire les imposteurs, notre but sera atteint.

Nous répondrons aux invectives, aux calomnies par des faits. Quelques pages arrachées à l'histoire contemporaine suffiront pour démontrer ici publiquement, quel rôle l'Angleterre a joué vis-à-vis la France depuis la guerre d'Orient, comment elle sait pratiquer la reconnaissance et payer ses dettes d'honneur en cette circonstance solennelle.

En 1849, l'Autriche menaçait la Turquie, à cause de l'asile qu'elle accordait aux réfugiés Hongrois.

La France crut intervenir dans cette question, qui lui semblait présager une complication des affaires Européennes.

De concert avec la flotte anglaise, la flotte française fit voile vers les Dardanelles, et ce fut la première occasion qu'il y eut une entente avouée entre les deux gouvernements, depuis les guerres continentales.

Les journaux anglais du temps n'en injurièrent pas moins la France, pour sa coopération active dans cette complication ; les haines de l'autre côté du détroit étaient encore frémissantes aux souvenirs glorieux du premier Empire.

Nous avons mentionné cette époque, car c'est à partir de 1849, que la France et l'Angleterre commencèrent à avoir des rapprochements politiques plus ou moins fréquents jusqu'au moment où, la question d'Orient éclatant comme une bombe, vit réunis pour la défense d'un même principe, deux peuples que des rancunes, des colères séculaires avaient faits ennemis depuis pour ainsi dire leur origine respective.

Comment cette alliance fut-elle entendue et pratiquée par la France ?

Disons-le bien haut, si elle eût été unie depuis des siècles à l'Angleterre, elle n'aurait jamais fait preuve de plus d'héroïsme, d'esprit de sacrifice, de loyauté, qu'elle n'en a montré dans cette longue campagne.

L'opinion publique, en France, voyait à bon droit dans cette guerre plutôt un intérêt anglais en jeu, qu'un intérêt français, et cependant que fit-on ?

Une armée deux fois plus considérable que l'armée anglaise, fut envoyée sous les murs de Sebastopol.

Avec un dévouement et une abnégation dont l'histoire lui tiendra compte, la France prodigua ses ressources, sacrifia ses fils, versa son sang, pour le triomphe d'une cause pour laquelle ses ennemis invétérés combattaient.

A Inkermann, qui répondait à ce cri suprême de désespoir, que le montagnard Ecossais et le grenadier de la Reine lançaient au ciel, écrasés sous la terrible étreinte des Russes ?

La France, oui la France seule, qui, avec cet élan, cette impétuosité qui lui est caractéristique, accourait au pas de charge au secours de son alliée, et balayait les troupes ennemies comme la poussière dans une tourmente.

Qui partageait les travaux du siège avec le reste de l'armée anglaise, que les froids, la maladie, les fatigues d'un siège sans exemple dans les annales de l'histoire, les pertes immenses causées par le feu, avaient décimée et réduite de moitié ?

L'armée française, qui décuplait ses forces pour soutenir le courage moral affaibli de son alliée, prêtait ses ambulances, distribuait le secours de ses remèdes, sacrifiait ses chirurgiens et donnait le concours si efficace de ses admirables sœurs de charité.

L'Angleterre, à cette époque, ne fut pas insensible à ces marques non équivoques d'un dévouement aussi héroïque, elle sut le reconnaître avec une générosité toute britannique.

Jamais on ne vit deux peuples plus unis, sympathisant avec plus de cordialité, et n'ayant qu'une même âme sous leurs drapeaux réunis, pour combattre, souffrir, mourir et triompher ensemble.

L'alliance surtout entre les deux armées fut plus intime, cimentée comme elle le fut par le sang de ses héros et par cette noble fraternité de l'héroïsme et des combats.

Aussi semblait-elle inaltérable.

On aurait dit que les deux nations venaient d'ensevelir leurs haines avec leurs morts, sous les sables brûlants de la Crimée ; et que les âmes qui avaient succombé enveloppées du linceul de la victoire, rachetaient par leur trépas les luttes de plusieurs siècles.

Cette alliance devait donc être indissoluble, et de fait elle l'eût été, s'il n'eût fallu compter que sur la reconnaissance de l'armée anglaise d'alors, et sur le bon sens pratique et l'honnêteté des vues de certains hommes d'État de la Grande-Bretagne ; mais malheureusement, par derrière ces généreuses sympathies, il y avait le fanatisme populaire, que l'ombre du fameux Pitt semblait encore protéger. Bientôt, en effet, un dissentiment éclata entre les deux puissances relativement aux négociations de la paix.

Cette divergence d'opinions, jugée de peu d'importance à Paris, prit des proportions énormes à Londres, et l'on vit encore une fois la presse anglaise, joignant l'ingratitude à l'injustice, déverser l'injure à pleine coupe sur l'Empereur et la France toute entière. La France avait fait trop de sacrifices, pour ne pas faire alors celui de son amour-propre.

On céda aux exigences de l'Angleterre, mais on en prit note. Survint ensuite la question des Principautés.

La Russie et la France furent d'accord en faveur de l'union, seul le Cabinet de St-James s'y opposa, et de nouveau l'on essaya de démontrer au peuple anglais que le gouvernement français cherchait à désertir l'alliance britannique.

Nouvelles injures, nouveaux actes d'abnégation de la part de la France.

A cette même époque éclatait la guerre des Indes.

L'Angleterre allait payer de son sang sa politique étroite et mesquine envers l'une de ses colonies.

Un peuple injustement dépouillé, dont les sueurs enrichissaient depuis près d'un siècle les comptoirs anglais, redemandait les armes à la main, ses libertés et ses prérogatives.

La France, qui elle aussi avait des intérêts dans les mers

des Indes, aurait pu choisir cette circonstance exceptionnelle, pour venger les insultes qu'on lui avait prodiguées de l'autre côté de la Manche, en offrant son appui aux révoltés.

Trop loyale pour profiter de la faiblesse d'un ami qui était son ennemi juré, elle donna l'exemple d'un attachement à la parole jurée tel que l'histoire d'Angleterre n'a pu et ne pourra jamais en produire de semblable.

Oui, loin de nuire à son alliée, elle lui offrit de faire passer ses troupes sur le territoire français, et lorsqu'à Paris l'on apprit les massacres de Delhi et de Cawnpore, les sentiments d'humanité primèrent tous les autres, et l'Empereur s'inscrivit avec sa garde impériale en tête de la liste de souscription, pour les victimes de l'insurrection indienne.

L'attentat du 14 janvier 1858 fut le paiement du généreux dévouement de la France envers l'Angleterre.

L'Europe toute entière fut frappée de stupeur à la vue d'un pareil crime.

On se demanda tout inquiet d'où venaient les assassins, où avaient été fabriquées ces bombes infernales qui, exécutant leur œuvre de destruction, devaient livrer la France aux horreurs de l'anarchie et de la guerre civile.

La réponse ne se fit pas attendre.

Les assassins venaient de Londres, les bombes avaient été fabriquées à Londres, et dans ce complot infâme, l'enquête nous découvrit deux noms anglais, Allsop et Hodge, accolés à celui d'un être indigne de vivre sur le sol français.

Nous pourrions multiplier les faits, les preuves de mauvaise foi fourmillent contre l'Angleterre, son passé est maculé de ces taches que l'acide prussique ne pourrait même décolorer.

Laissons-la ici avec ses titres de gloire, ses certificats de loyauté, son cachet distinctif de reconnaissance, et voyons rapidement si de nos jours elle ne porte pas encore sur sa figure ce masque d'hypocrisie, derrière lequel distille incessamment le venin de la fourberie et le poison de la haine.

Le roi de Prusse, que les succès de Sadowa ont enorgueilli outre mesure, veut marcher aujourd'hui sur les brisées de l'autocrate du Nord.

Non content d'avoir morcelé l'Allemagne, il veut mettre la main sur l'Espagne et ne faire qu'une bouchée de la Hollande.

Deux principes sont en jeu, celui de l'équilibre européen, et celui de la liberté des peuples.

Qui va l'arrêter dans sa marche, anéantir son œuvre d'absorption ?

La France, et les poitrines de ses soldats.

L'Angleterre va-t-elle faire pencher son influence morale dans la balance, en faveur des intérêts français ?

Détrompez-vous, elle sortirait de son rôle et ses sentiments en souffriraient trop.

Aussi, depuis le commencement de cette guerre, l'avons nous vue, fidèle à ses traditions, continuer son œuvre de destruction envers la France.

Jalouse de la gloire du nom français, envieuse de son prestige conquis à la pointe de l'épée et par les combats de l'intelligence, la Grande-Bretagne s'est élancée vers la Prusse pour lui donner une accolade toute fraternelle.

Les bons prussiens ont trouvé protection depuis le commencement de la guerre sur ses marchés, ses chevaux ont pris la route d'Hambourg et de Francfort, pour aller remplacer ceux que la mitrailleuse avait décimés dans les rangs prussiens.

Elle a lâché la bride à cette horde de journalistes, qui, la bave à la bouche, ont jeté l'écume de leur colère impuisante jusque sur nos bords.

On s'est emparé du télégraphe, les dépêches ont été fabriquées, tronquées, les victoires françaises changées en défaites, les défaites prussiennes proclamées en victoires.

Il n'est pas jusqu'à la presse anglaise de ce pays, qui n'ait cherché, à peu d'exceptions près, à faire *chorus* dans ce concert d'imprécations contre la France.

Chacun a embouché la trompette, pour annoncer bien haut et bien fort la déchéance de l'Empire, l'anéantissement de la nation française.

Le mensonge, la calomnie, tout a été mis en œuvre, et depuis longtemps l'on sonne le glas de l'agonie de notre mère-patrie.

Halte là ! messieurs les Anglais, votre tâche sale et impolitique est finie, celle de la glorieuse France vient de commencer.

Non, la France n'est pas morte, et vous le savez mieux que tout autre, la fille aînée de l'Eglise ne meurt pas.

Au moment même où vous annoncez son trépas, elle nous apparaît radieuse, le front ceint de cette auréole de gloire qui a toujours été son apanage.

C'est qu'en effet l'époque de son triomphe est arrivée et l'histoire le redira en termes de feu, comme elle écrira la défaite de ses ennemis sur des pages teintes de leur sang.

Prenez garde ! vous tous qui l'avez insultée, le jour de la rétribution viendra peut-être plus vite que vous n'y pensez, et il sera sanglant.

Vous avez voulu remuer les cendres encore chaudes de Waterloo, qui sait si elles ne feront pas frémir celles du captif de St. Hélène.

N'insultez pas la France, car ici dans ce coin même de l'Amérique, il y a un million d'hommes qui sont ses fils, et ils ont reçu une trop bonne éducation domestique, pour laisser insulter, bafouer leur mère impunément.

Nos poitrines sont solides, nos cœurs généreux, mais le respect de la famille est encore plus fort.

Nous portons en ce moment la tête haute, c'est notre droit, "noblesse oblige," mais que l'on ne cherche pas à déchirer le blason de la France, qui est le nôtre, car qui peut dire si, dans un avenir prochain, toutes les têtes ne se découvriront pas aux mâles accents de la *Marseillaise*, comme les chapeaux s'abattent aujourd'hui, aux accords du *God save the Queen*.

ADOLPHE OUIMET.

### Les Depeches Telegraphiques.

Depuis le commencement de la guerre entre la France et la Prusse, chacun est à se demander quel pourrait être le moyen de voir clair, à travers les mille et une contradictions plus ou moins absurdes des dépêches télégraphiques.

Nous avouons que pour notre part, nous avons cherché pendant longtemps la solution de ce problème, et n'eussent été quelques dépêches d'un laconisme significatif, nous en serions encore réduits au chapitre des hypothèses.

Ces renseignements, venus avec un à propos de circonstance, nous ont donné la mesure de la valeur des nouvelles fabriquées à Berlin et à Londres.

On savait depuis longtemps, que les journalistes allemands, anglais et américains feraient tout en leur pouvoir pour amoindrir les succès des armes françaises, et qu'au besoin même ils changeraient les victoires de ces dernières en défaites honteuses.

Toutefois, il est une question sur laquelle tous ont dit la vérité, car devant elle toutes les autres disparaissent, le fanatisme, le patriotisme même se fondent, c'est la question d'argent.

Devant cette grave question les nationalités s'effacent, les haines disparaissent, il ne reste plus en face que le créancier et son débiteur, le prêteur et l'emprunteur.

Qui ne connaît cet asphorisme politique on ne peut plus vrai :

« L'argent est le nerf de la guerre. »

Oui, sans ressources pécuniaires, sans or dans ses coffres, sans crédit sur les marchés, la puissance la plus batailleuse du monde entier ne pourrait soutenir une lutte pendant huit jours.

C'est un fait d'une vérité si frappante, que l'on regarde avant d'entreprendre une lutte contre une nation ennemie au trésor d'abord, aux armes ensuite, car avec cet autre levier d'Archimède, vous pouvez soulever le monde entier, sans même trouver un point d'appui aussi solide que l'exigeait le géomètre grec.

Or, dans une guerre aussi sérieuse que celle de la France et de la Prusse, il a fallu de toute nécessité que de chaque côté l'on s'assurât par avance de ce *nerf* des batailles, en vue des éventualités prochaines.

Un royaume, quelque puissant qu'il puisse être, voit bientôt ses finances se délabrer, si la guerre se prolonge pendant quelque temps.

Alors, pour relever le moral de ses soldats et continuer la lutte, il ne lui reste qu'une chose à faire : emprunter

La Prusse est aujourd'hui dans cette position précaire.

Ses armements énormes, ses dépenses outre mesure ont mis à sec son trésor.

Elle est là, attendant sur les marchés européens l'effet de son crédit, basé sur l'effet de ses *fameuses* victoires.

Ses échecs financiers nous donnent aujourd'hui la mesure de ses succès militaires.

Depuis huit jours elle frappe à toutes les portes, et si quelques-unes se sont ouvertes à son appel, bien d'autres sont restées fermées à sa voix. Hambourg, de qui le roi Guillaume attendait tant, loin de lui promettre, lui a refusé net son fameux emprunt de 50,000,000 de thalers. Francfort lui a ri au nez, en ayant l'air de vouloir dire qu'elle ne voulait pas *travailler pour le roi de Prusse*.

Aujourd'hui, sur les marchés allemands et anglais, les bons prussiens ne se rachètent qu'au taux *minime* de 37½ p. cent.

Joli acheminement vers la banqueroute nationale.

A Berlin même, qui le croirait ! dans les réjouissances publiques occasionnées par la grande victoire prussienne du 18 courant, (qui au fond n'était qu'une défaite depuis confirmée), les bons ont baissé de deux francs.

Les banquiers allemands paraissent donc mieux renseignés que les correspondants des journaux anglais et américains.

Si, dans toute la confédération germanique, on sait quel degré de crédibilité il faut ajouter aux célèbres télégrammes du roi de Prusse, (qui oublie de compter ses morts pour avoir le plaisir de compter ceux de ses ennemis), d'un autre côté en France on a foi dans le gouvernement.

La Banque de France, dont les renseignements doivent être on ne peut plus exacts sur la situation des deux armées respectives, depuis l'ouverture des hostilités, n'escompte encore actuellement, en dépit des grands triomphes prussiens, les bons français qu'à 4 et 5 pour cent. On ne dira pas, nous l'espérons, que les directeurs de cette célèbre institution monétaire ne s'entendent pas au maniement des affaires. Qui plus est, les bons français éparpillés sur le territoire allemand n'ont pas même subi la dépréciation des bons prussiens.

Il y a donc là une preuve irrécusable, que les dépêches télégraphiques ne pourront guère faire disparaître, c'est que la position de la France est moins désespérée qu'on se plaît à nous le raconter, tandis que celle de la Prusse est moins enviable qu'on ose le dire.

Le crédit, sur les marchés publics de deux puissances combattantes, est le baromètre infallible de leurs degrés de succès sur les champs de bataille.

Si le mercure indique l'orage, gare aux financiers qui ne sont pas sous les toits ; si l'aiguille aimantée se tourne vers le « *Fair Weather*, » comme disent les anglais, alors plus d'alarmes, tout le monde dehors.

Le baromètre prussien est à la tempête, tant mieux, le baromètre français est au beau, tant mieux.

Espérons qu'ils resteront toujours dans cette position.

### L'annexion et l'indépendance.

Les derniers événements, l'invasion des Féniciens et les difficultés dans le Nord Ouest, ont jeté l'esprit public dans un malaise qui fait reporter un coup d'œil en arrière et regarder l'avenir avec une certaine inquiétude. Il y a des temps dans la vie des peuples, où ils se prennent de vertige dans leur mouvement ascendant, et se mettent à réfléchir si les avantages de la route à parcourir, valent les sacrifices qu'ils s'imposent.

Nous le disons hautement, et nous le croyons, les craintes que nous ressentons ne sont pas fondées, et cette question aura une solution toute naturelle, résultant des événements à venir.

L'apathie de l'Angleterre vis-à-vis de nous a été l'un des motifs pour un certain nombre de vouloir s'éloigner d'elle, soit pour rester indépendant, ou aller se jeter dans les bras de la République voisine.—

Un délégué est parti pour demander à la mère-patrie quelles sont ses intentions véritables, et sur sa réponse, nous pourrions guider notre manière d'agir.

Vouloir immédiatement l'émancipation, c'est faire tout simplement comme les enfants irréfléchis, qui se hâtent de secouer la tutelle de leurs parents, pour se lancer dans les aventures d'un avenir incertain où ils peuvent réussir, mais où certainement, l'imprudence de leur démarche prématurée les met en butte, à mille difficultés qu'ils auraient pu éviter sans cette fébrile impatience de la jeunesse. Nos lois civiles ont dicté l'âge auquel l'enfant, sensé être mûr pour jouir de ce droit, prend l'administration de ses affaires et devient la source d'une famille dans l'état. Et la société se trouve bien de cette restriction.

Les peuples ont leur minorité ; les lois politiques n'assignent aucun âge où ils peuvent jouir indépendamment de leur droits nationaux ; mais leurs facultés et les progrès qui les grandissent, comme la manière avec laquelle ils sont traités par le tuteur, dictent à celui-ci ou au grand conseil des nations, le temps de leur émancipation. Nous sommes vieux pour notre âge, c'est vrai ; nous avons eu l'avantage d'avoir été élevés à l'école des peuples les plus civilisés du monde ; mais sommes-nous en état de marcher seuls au milieu des péripéties de la politique actuelle ?

Si la mère-patrie ne veut plus de nous, fort bien ; nous essayerons à marcher sans elle ; nous ferons comme ces enfants disgraciés de la fortune, et auxquels le papa dit :

J'te dirai ma foi,  
Qu'il y a rien pour toi,  
V'là cinq sous,  
Et décampe.

La nécessité fait les hommes, nous porterons gaiement notre petit paquet, et nous passerons à travers les peuples sous l'œil de la marâtre qui n'aura aucun motif de nous maltraiter.—

Mais si nous pouvons attendre, pourquoi ne pas le faire ; pourquoi se créer des misères dont nous pouvons nous dispenser, quand surtout, sur notre route, un grand peuple spéculateur est prêt à profiter de notre jeune âge, pour nous englober au moyen de promesses qu'il ne remplira pas.—

Prenons patience, et bientôt nous serons formés ; nous pourrions nous suffire, dans l'agriculture, dans l'industrie, dans le commerce, dans l'art militaire et dans l'art administratif ; tout marche à grand pas, dans notre pays, et nous sommes, non-seulement à nos yeux, mais aux yeux de ceux qui nous en vient, sur la voie de hautes destinées. L'œuvre de la Confédération se fortifie ; bientôt toute l'Amérique Anglaise du Nord sera une Puissance, nous représenterons sur la carte de l'Univers une étendue imposante, dont les flancs garnis de ports de mer nous ouvriront le monde entier, et dont le sein, gonflé des plus grandes richesses, va se prêter au commerce par des artères artificielles, qui seconderont puissamment les veines naturelles que la nature s'est plu à y semer. Attendons donc.—

Ce n'est pas, remarquez le bien, que nous raffolions des Anglais, comme peuple, non, mon Dieu ! et nous aurons occasion de prouver que nous ne leur devons rien, et que quand ils voudront régler leur compte, notre tutrice pourrait bien avoir quelques reliquats ; mais ce que nous voulons, c'est de rester ce que nous sommes tant que nous pourrions. 1er. Parce que nous gagnons à rester encore en tutelle ; 2eme. Parce que, en nous séparant à l'amiable, nous resterons amis avec une Puissance qui, en définitive, pourra encore nous donner un bon coup d'épaule.—

Quant à l'annexion, nous n'en voulons pas, et nous vous dirons pourquoi.....

Dans le prospectus du *Franc-Parleur* nous annonçons que « notre journal serait adressé aux hommes de bon sens, de bonne foi, aux amateurs de la vérité, et à tous les gens d'esprit. »

Nous ne prétendons pas rencontrer chez un chacun le cortège complet de toutes ces brillantes qualités ; mais au moins comptons-nous chez nos futurs abonnés d'alors, sinon une dose exagérée d'esprit, en revanche beaucoup de bon sens, et à coup sûr un vernis de politesse et de savoir vivre qui sont inhérents à la bonne éducation.

Deux habitants de St Hyacinthe ont cru que nous voulions les injurier en leur adressant notre feuille et conséquemment ont renvoyé le premier numéro du *Franc-Parleur*.

Jusqu'à là le mal n'eut pas été très considérable, et le panier aurait reçu sans gémir ces deux égarés, mais les épithètes, accolées soigneusement aux noms de ces deux lettrés, nous ont semblé exiger les faveurs de la réclame, et c'est avec un sentiment tout charitable que nous voulons la faire.

MM. Alex. Richer et J. Pagnuelo, sont, suivant les informations que nous avons prises, deux négociants de St Hyacinthe.

Le premier fait dans les huiles, ce qui est très doux, le second dans le ferblanc, ce qui l'est un peu moins.

L'un, M. Richer, a eu la précaution de mettre en tête de son nom l'adjectif *insignifiant* ; l'autre, J. Pagnuelo, celui non moins significatif de « sans bon sens. »

Nous étions loin de nous douter de la jolie place qu'ils occupent volontairement dans le monde intellectuel, et ces messieurs nous sauront gré de les signaler ici au public.

Tout le monde n'est pas né spirituel, on le sait ; le bon sens est le lot du petit nombre, et les insignifiants nous coudoient à chaque pas, voilà autant de faits qui nous frappent journellement ; mais que deux hommes aient la bonhomie de venir étaler ainsi leur pauvreté d'esprit, c'est assurément d'une franchise qui nous surpasse, et d'une modestie qui les honore.

MM. Richer et Pagnuelo ne nous garderont pas rancune, croyons-nous, si cette annonce n'a pas tout le chic du puff annoncier, nous y avons mis tant de bonne volonté, qu'ils devront toutefois nous en tenir compte.

L'huile a la vertu spécifique d'adoucir les blessures, quelque insignifiantes qu'elles puissent être ; que M. Richer en prenne avis et s'en serve désormais derrière son comptoir.

Quant à M. Pagnuelo, qu'il sache que le poli est aussi nécessaire dans le commerce de la vie, qu'il est avantageux dans son commerce de ferblanc.

En terminant, nous permettons à ces deux individus, dont le sort nous appitoie, d'être aussi insignifiants, d'avoir aussi peu de bon sens qu'ils désireront ; mais ce que nous ne souffrirons pas, c'est qu'ils essaient désormais à coiffer leurs voisins du bonnet d'âne qui paraît si bien leur convenir.

#### Le Partage de la dette et l'Expedition du Nord-Ouest.

Dès son âge le plus tendre, depuis la conquête, le Haut-Canada, annonçait une de ces natures peu faite pour recevoir une éducation de bonne maison. D'un caractère revêche, emporté, fanatique et brutal, il n'était guère possible, même en le tenant en bonne compagnie, qu'il n'eut pas une jeunesse orageuse, disons même, un peu canaille.

L'Angleterre qui ne nous aimait guère, vû notre origine, mais qui néanmoins estimait nos qualités de race, crut faire acte de bonne politique, en 1840, en associant notre sort à son polisson de rejeton. Celui-ci, à cette époque n'avait pas le sou, mais en revanche il était criblé de dettes. Ce mariage forcé et mal assorti nous fut pénible à plus d'un titre, cependant il fallut nous soumettre. Nous payâmes donc de nos épargnes les dettes de notre associé, puis avec notre crédit, il s'habilla décentement, car le pauvre diable faisait piteuse mine, même sur un marché monétaire anglais. Enfin notre mariage alla plus mal que bien pendant près de vingt six ans, mais rendu là, notre situation, devint telle, qu'elle n'était plus tolérable. Le divorce étant chose impossible, nous acceptâmes, faute d'autre voie, pour éviter les brutalités de notre associé, sa proposition de confédération, espérant par là, nous soustraire à son autorité im-

médiate, au moins, dans les choses journalières de notre intérieure; puis aussi un peu, dans l'espérance que nos nouveaux associés, ayant goûté des amabilités de notre brutal, nous aideraient à le brider. Ce fut donc sous ces circonstances que nous entrâmes dans la confédération. Il s'agit maintenant de régler nos comptes de société avec notre associé, et avec la délicatesse et le savoir faire qu'on lui connaît, nous avons lieu de nous alarmer de ses projets, et surtout de ses menées. En effet, n'ayant rien apporté à la communauté, au début de notre carrière, il veut prendre maintenant l'avoir, ou à peu près, pour sa part, et nous laisser le gros du fardeau, pour le nôtre. Naturellement, nous regimbons et nous crions.....au voleur—c'est notre droit et notre devoir. Mais nos droits seront-ils sauvegardés et qui les sauvegardera? D'abord, notre gouvernement local, très bien, mais en définitive, il pourrait bien arriver que le Gouvernement Fédéral fut saisi de l'affaire, et là, qui sauvegardera nos droits? A proprement parler nous n'avons là, qu'un seul homme, et tout en accordant à celui-ci tout ce qu'il mérite et toute l'importance possible, il peut venir un moment, où il sera trop faible pour lutter contre le nombre. Supposons que nous soyons forcés de demander le renvoi de l'Hon. G. H. Gray, comme l'un des arbitres pour le partage de la dette des Canadas, sous prétexte que ce monsieur est par trop.....emprunteur, et qu'il est trop cultivé en cette qualité par qui de droit, et que Sir John et Compagnie ne veuillent pas sacrifier ce cher et docile instrument, croit-on que Sir George seul suffira à la tâche? Il est possible que oui, mais il n'est pas improbable que non. Il faudrait donc si l'on est sage et prudent, avoir là, le plus tôt possible, *trois hommes au lieu d'un*, car plus nous attendrons, plus nos chances de sauvetage seront faibles.

Pour complaire à notre brutal et fanatique associé, et c'est là notre tort, nous nous sommes toujours trop soumis à ses exigences, il serait grandement temps de changer de tactique, et dans son intérêt et dans le nôtre. Pour avoir la paix, nous avons consenti à une expédition militaire au Nord-Ouest, dont les dépenses journalières, dit-on, sont à plus de \$5000, et qui en définitive va coûter à la Puissance au delà de \$300,000. Avec \$1000 que nous avons données à Monseigneur Taché, pour défrayer ses dépenses de voyages, nous sommes arrivés à un résultat, beaucoup plus pratique, beaucoup plus avantageux, et beaucoup plus certain. Cette expédition est donc pour nous Bas-Canadiens, une perte sèche d'au delà de \$100,000; encore, si cette perte avait pour résultat de diminuer le fanatisme d'Ontario, nous pourrions en faire le sacrifice de gaieté de cœur, mais au contraire, ce fanatisme, devient, en raison même de la somme de bienfaits résultant du succès de la mission de Monseigneur Taché, de plus en plus violent. On espérait arriver là en vainqueur, et puis comme conséquence naturelle, on aurait voulu pendre et fusiller nos métis français, et comme ces choses là ne pourront pas se faire la rage remplace le raisonnement. Consolez vous Messieurs, et conservez ce beau feu pour un autre tantôt, nous aurons peut être occasion de vous le faire passer avant qu'il soit longtemps, si vous croyez pouvoir continuer vos anciennes façons de faire. Les Métis sont pacifiés, et nous tendent les rênes du gouvernement de leur Province, et cela par le seul fait de Monseigneur Taché; cela est vexant, n'est-ce pas? Que voulez-vous, cela est, et il faut en prendre son parti. Puis il faut abandonner l'idée de mettre jamais la main sur le coffre public de Manitoba, car ceux qui en ont la garde, sont gens qui pourraient vous en donner sur les doigts. Pristi, c'est finir malheureusement toutes vos belles visées.

L'expédition militaire va nous coûter au moins \$300,000 et Riel avec trois cents de ses métis, peut l'anéantir en moins de quinze jours s'il le veut, car les hommes de cette expédition, aux prises avec toutes les misères du monde, vont se trouver tellement exténués, tellement démoralisés qu'ils ne pourraient nullement résister à Riel et aux siens. Ils auraient le sort peu brillant de ce troupeau de poules dont parlait l'Hon. Jos. Howe dans son discours de la dernière session, qui a été si bien encagé chez le fameux Dr. Shultz, à Fort Garry, l'hiver dernier. Sous ces circonstances notre imbécile et fanatique associé crie plus haut et plus fort que jamais, demandant la tête de Riel,—de Riel, le seul homme

qui refusait de céder à ses partisans, lorsque la nouvelle de de l'arrestation à Ottawa, du Révérend Père Richot et de Scott, fut arrivée à Fort Garry, en livrant le pays au feniens d'abord et aux Américains ensuite; qui refusait même une somme de \$250,000 pour sa part de récompense, s'il voulait laissez faire les agents de nos ennemis—et c'est ainsi que vous voulez reconnaître cette noble loyauté qui nous a sauvée cette Province. Eh! bien, affichez par résolutions, dans vos assemblées publiques, votre imbécilité et votre fanatisme, tant que vous le voudrez, mais de par Dieu, n'allez pas plus loin, car les métis ne seront pas seuls pour se défendre contre vos brutales attaques. Combien, nous vous le demandons, trouverions nous de ces fiers et loyaux haut-canadiens, qui placés dans des circonstances comme celles où s'est trouvé Riel, auraient refusés les offres de toutes sortes qui lui ont été faites. Depuis l'ex-gouverneur McDougall, d'américaine mémoire, jusqu'au dernier d'entre vous, combien seraient demeurés loyaux? Combien? .....à l'œil nu, nous ne voyons pas qu'on pourrait en trouver.....un seul, dans tout Ontario.—cessez d'être fanatiques, et, en politique comme en toute autre chose, adoptez notre devise: *Honesty is the best policy*—elle vous portera plus de bonheur, car, pour les sociétés comme pour les individus qui s'écartent de ce principe, il y a tôt ou tard, de terribles revers.

VERITAS

### L'accueil à notre journal

Nous avons été compris; nous constatons avec fierté que les journaux les plus sérieux nous ont souhaité une bienvenue qui ne nous fait pas regretter d'avoir pris la résolution de n'entrer en joute que pour servir la vérité. En effet, à part quelques exceptions, que nous signalons dans une autre colonne, nous avons reçu de la presse, et de ceux à qui nous avons adressé notre feuille, le plus aimable accueil. Vous nous pardonnerez, chers abonnés, que dorénavant nous honorons de la plus tendre affection, de nous laisser entraîner à la faiblesse naturelle aux parents dont le premier né est l'objet de compliments qu'il serait inutile de déclarer très flatteurs. Les voici tels que recueillis avidement par nous et conservés dans nos calepins, à côté de lettres privées pour lesquelles nous nous réservons de remercier leurs auteurs tout bas.

LA MINERVE :—“ Encore un nouveau confrère au milieu de nous à Montréal, bien portant, vif, alerte, la langue bien pendue et d'une belle constitution.—Il s'appelle le *Franc-Parleur*, et il le sera; car nous connaissons assez la franchise de ses deux rédacteurs propriétaires, M. M. Adolphe Ouimet et B. A. T. DeMontigny, pour savoir que le nouveau né ne déviara pas. C'est une bonne maxime de prudence que d'attendre l'œuvre pour juger l'artisan; mais nous pouvons dès aujourd'hui augurer favorablement de l'avenir car les deux nouveaux champions ne manquent ni de talents, ni de convictions honnêtes, ni de principes.—En différentes circonstances ces Messieurs ont prouvé qu'ils avaient du fonds, de l'étude et de hautes capacités. Nous souhaitons que le *Franc-Parleur* devienne pour eux un beau théâtre et que le patronage public leur prodigue l'encouragement qu'ils méritent.

“ Nous pensons que le *Franc-Parleur* sera surtout un journal de critique judicieuse. La critique est nécessaire en Canada; mais jusqu'à ce jour, elle a été bien peu comprise du public; puisse notre nouveau confrère réussir à la faire agréer.”

LE PAYS : “ Le *Franc-Parleur journal à tous, journal pour tous*, tel est le nom de baptême d'un nouveau né parmi nous.

“ Nous applaudissons à la courageuse tentative des deux Rédacteurs et Propriétaires de cette feuille, et nous leur souhaitons sérieusement un prompt et beau succès.”

“ Voici le prospectus du journal qui contient en outre un article de mœurs canadiennes d'une observation fine et réussie, ainsi qu'un article de programme aussi bien écrit que fermement pensé.”

Le *Pays* a eu l'obligeance de publier notre prospectus qu'il fait suivre de réflexions très flatteuses, mais qui sont trop personnelles pour intéresser le lecteur.

L'ORDRE : “ Nous avons reçu le premier numéro du *Franc-Parleur*.... “ Mr. Adolphe Ouimet, dont le public a dû remarquer les chroniques publiées dans l'*Opinion Publique*, et Mr. B. A. T. DeMontigny, dont les nombreux travaux littéraires sont avantageusement connus, ont signé le prospectus du nouveau journal, en leur qualité de Propriétaires et Rédacteurs.”

Après avoir cité une partie de notre prospectus, l'Ordre fait les judicieuses remarques suivantes :

" Fait à noter, c'est que nos nouveaux confrères semblent commencer dans des conditions financières telles qu'ils renvoient à six mois ou un an le paiement de l'abonnement à leur feuille.

" Cette condition, du reste, était nécessaire à une feuille qui revendique avant tout la liberté du Franc-Parleur.

" On le sait, si c'est le moyen le plus direct d'atteindre à la vérité, ce n'est pas le plus sûr pour atteindre à la fortune.

" Succès à nos confrères pour leur entreprise méritoire "

L'OPINION PUBLIQUE—: " Le Franc-Parleur " C'est le nom d'un journal satirique que vont publier et rédiger MM. Adolphe Ouimet et B. A. Testard de Montigny. Les noms des propriétaires sont tout un programme et assurent le succès du journal ; ils sont écrivains de talent, d'esprit et de mérite. Nos lecteurs se rappellent encore les charmantes chroniques de M. Ouimet publiées dans l'Opinion Publique ; et M. de Montigny a déjà fait ses preuves dans la Revue Canadienne et par la publication d'un ouvrage de droit considérable et de la plus grande importance. Le numéro spécimen, paru le 28 Juillet, est très joli et très bien fait. Le second numéro paraîtra dans un mois, pour ensuite continuer sans interruption chaque semaine.—Nous souhaitons longue vie et prospérité au Franc-Parleur.

LE JOURNAL DES TROIS RIVIÈRES : " Le Franc-Parleur porte bien son nom et est rédigé par Messieurs Adolphe Ouimet et B. A. Testard de Montigny, deux écrivains de talents déjà avantageusement connus du public, l'un pour ses charmantes chroniques et l'autre pour ses connaissances étendues sur nos lois civiles, notre code, et sur plusieurs autres questions sérieuses et importantes.

" Nous souhaitons à cette feuille une large circulation et une prospérité toujours croissante.

" Que le Franc-Parleur occupe un fauteuil dans tous nos salons !

LE COURRIER D'OUTAOUAIS : " Nous venons de recevoir le numéro prospectus d'un nouveau journal français publié à Montréal sous le titre de Franc-Parleur, journal à Tous, journal pour Tous. Il paraît très-bien rédigé et être assis sur des bases solides.

" Voici un extrait du prospectus qui explique la mission que se donne la nouvelle feuille :

" Le Franc-Parleur, tel est le titre de notre journal ; c'est assez dire d'avance quelle sera sa mission, quel est son but.

" Dire la vérité à tout prix, en dehors de toute idée d'ambition, à l'abri de toute influence sectionnelle, parler sans colère sur ce qui nous entoure, ridiculiser ceux qui sont ridicules ou le deviennent, élever ceux qui le méritent, voilà, à proprement parler, notre catéchisme politique.

" Courage, confrère, en avant, ne regardez pas en arrière, prenez la ligne droite et vous réussirez.

LA GAZETTE DE SOREL :—Un nouveau journal, Le Franc-Parleur, rédigé par MM. Adolphe Ouimet et B. A. Testard de Montigny, a paru jeudi à Montréal.

" Le premier numéro du Franc-Parleur, que nous avons reçu, contient plusieurs articles bien faits, et les lignes suivantes que nous extrayons de son prospectus disent quelle sera sa mission dans la presse canadienne. " Nous ne sommes l'organe ni l'expression d'aucune faction politique, nous voulons juger les hommes à mesure qu'ils passent, les événements à mesure qu'ils arrivent. Le passé sera notre expérience, et l'avenir, nous l'espérons, la réalisation de nos projets, la consolidation de nos idées."

" Nous souhaitons succès aux nouveaux confrères.

LE JOURNAL DE QUÉBEC : " Nous avons reçu ce matin, le premier numéro d'un nouveau confrère, le Franc-Parleur, auquel nous nous empressons de souhaiter bienvenue et succès.

" Le programme du Franc-Parleur est tout dans son nom, c'est-à-dire qu'il se propose de dire la vérité à tout prix, sur les hommes et sur les choses, en dehors de toute idée d'ambition, à l'abri de toute influence sectionnelle.

" C'est là une noble ambition autant qu'un rôle difficile à remplir.

" MM. A. Ouimet et B. A. T. DeMontigny sont les Rédacteurs du Franc-Parleur qui, s'il remplit son programme, fera parler de lui, à coup sûr.

Plusieurs autres journaux nous ont souhaiter succès, en publiant avec grâce une partie de notre programme :

Le Nouveau Monde, le Daily News, le Canadien, le Protecteur Canadien, l'Union des Cantons de l'Est, le Courrier de Beauhar- nois, la Gazette de Joliette, les Guépes etc.,

Le Courrier de St. Hyacinthe " souhaite succès aux Francs ; c'est un vœu que nous partageons.

Nous avons été tellement bien reçus dans les Bureaux du Courrier du Canada qu'un amateur nous a enlevés avant que son Rédacteur ait pu faire connaissance avec nous.

C'était un événement si peu remarquable pour le grave Mr. Fabre qu'il n'a pas cru devoir s'en occuper.

Nous nous ferons un plaisir d'échanger avec ceux qui nous ont envoyé leurs feuilles.

Depuis un mois le canon gronde et le monde tremble. Si ce n'était qu'une chicane de voisins, elle serait déjà très à craindre ; mais elle est devenue une lutte de nationalités, plus que cela, elle est un combat de principes et de religion. Disons le, et disons le poing sur la poitrine, c'est un de ces châtiments comme la providence sait en envoyer. Depuis longtemps dans les couches superposées des sphères politiques grondait l'orage qui vient de perdre son équilibre et il faut laver des désordres passés. Les digues de la justice sont ouvertes, et Dieu seul sait quel semence doit germer dans cet océan de sang dont s'imbibent les champs de bataille. Chaque jour nous déchirons avec fièvre les tissus croisés de rapports contradictoires, et à la lueur des différentes versions, nous y voyons.....des mensonges. Mais la France n'aurait elle eu que deux échecs, n'eût elle pour malheur que de voir des milliers de cœurs généreux sacrifiés à la guerre, c'est un grand malheur. La France, cette incarnation d'une religion, la France, disons nous, a volé aux frontières, et elle a attendu. Il était trop tôt, et peut être trop tard. Trop tôt parce que son armée n'était peut être pas prête, trop tard, parce que rendue aux frontières elle aurait dû bondir comme elle en était capable. C'était une faute, il le fallait. Elle a vaincu à Saarbrücken. Elle a retiré son bras de Rome. Elle se retire de Saarbrücken, elle lutte à Wissemburg, ses soldats reculent ; mais comme le font des héros ; à Woerth, ils sont écrasés et l'ennemi s'avance en masses profondes lourdes et serrées. Le Français quitte envahir le sol de la patrie, c'est vrai ; mais le vieux Romain ne pourrait exiger plus, il meurt ; le Prussien s'avance lentement sur le cadavre des braves meurtris, semblant craindre en retournant de passer sur les monceaux des leurs. Cette boucherie se continue tant que les victimes égorgées n'auront pas de leur noble sang rempli la coupe du sacrifice. Prenez garde alors, hordes ténébreuse des flancs de la Germanie. Le Rhin que vous avez rougi pourrait bien se refermer sur vous ; vous êtes la verge dont Dieu se sert pour fustiger son peuple ; mais qu'il brisera comme on brise le roseau qui a servi à punir un enfant qu'on aime. Vous avez quelquefois vaincu, parce que celui qui vous menait vous avait multiplié comme les légions d'Antiochus ; mais les Mathathias et les Machabée vont surgir et vous mordrez la poussière, la face tournée vers l'Allemagne.

Oui disons le, oui, France, fille chérie de l'Eglise, et du monde catholique, si en retirant tes troupes de Rome tu as eu un motif de protester contre son dernier acte, tu as oublié que le quatrième commandement s'adresse à toi aussi ; au moment où l'Autriche déchire le concordat, où l'Espagne est épuisée par la Révolution et où tous ses autres enfants ont fui, tu auras eu tort de retirer aussi ta main du vieillard du Vatican. Mais demain, oui demain, tu te rappelleras Tolbiac, tu te souviendras des victoires de Charlemagne, tu te rappelleras des malheurs de Waterloo, tu planteras ton drapeau sur le fort St. Ange, tu seras catholique et tu vaincras. Et en effet c'est au moment où l'Empereur réitère ses promesses à Pie IX que la victoire se range sous ses drapeaux.

La populace anglaise voudrait bien se jeter du côté où l'entraîne ses sympathies. Le vrai anglais la retient. Le gouvernement attend pour se mettre du côté du plus fort dont la raison est toujours la meilleure. Les Chambres ont décrété le respect à la neutralité de la Belgique,—passé le bill de l'éducation, aboli les incapacités politiques du clergé, et lu deux fois le Ballot bill qui devra introduire le scrutin dans les élections.

En France, on chante la Marseillaise, on se bat, on prie et on espère. Les partis politiques s'agitent au souffle de Bis-

mark, dont le nom est légion. Il a lancé sept agents plus méchants que lui, pour inspirer les dépêches entortillées que nous recevons. Les Orléans sont peut-être pour quelque chose dans ces intrigues ; c'est malheureux. Dans tous les cas ils auraient une chance de monter sur le trône. Sur quoi s'appuieraient-ils ? Sur la légitimité ? Mais alors laissez monter la branche aînée. Sur le vœu populaire ? alors laissez Napoléon.

\* \*

Rome vient de proclamer le dogme de l'infaillibilité de Pierre dont la barque s'agite sur les flots écumeux de la révolution.

Kanzler a proposé de fortifier la ville sainte.

Ses ramparts sont couverts d'une auréole. Si on ne les respecte pas tels qu'ils sont, les fortifications sont inutiles.

\* \*

Les Etats-Unis, qui ont applaudi à la déclaration de guerre, commencent à craindre pour leurs bons qui sont entre les mains des banquiers prussiens.

Le gouvernement, alarmé du progrès de l'immigration des Chinois, qui réduisent considérablement le prix de la main d'œuvre, s'est pris à penser que ça fermait la porte à l'immigration Canadienne, et a adopté des mesures pour l'entraver.

M. Treilhard, ministre français au Chili, est nommé ministre à Washington.

\* \*

Le Canada, a part sa question d'arbitrage, offre peu de choses en politique. Les incendies ravagent nos forêts et nos champs. Après le Saguenay et Québec, St. Henri des Tanneries, Vaudreuil, Ottawa, St. Hyacinthe, Joliette, ont été visités par le flot destructeur qui trouve dans la grande sécheresse un encouragement à sa marche rapide.

Au milieu de ses malheurs notre pays a entendu la voix du Saint Père et lui envoie des compagnies de braves jeunes gens. C'est le temps.

### Une larme et une obole.

Le Canada Français a entendu par delà les mers la grande voix du canon ; les cœurs ont tressailli ; c'est celle qui se faisait entendre sous les murs de Québec et dont les échos d'un siècle se répètent à l'âme de notre génération—Jamais ces grondements de l'airain nous ont trouvés insensibles, et au bruit des armes de l'ancienne mère-patrie nos esprits se transportent sur les champs de bataille. Là au milieu des flots de poussière et de fumée, couchés dans les sillons où ruisselle le sang, sous les pieds des chevaux hennissant et les roues des canons, gissent par milliers des cœurs généreux que le devoir a sacrifiés. Nous entendons d'ici la plainte des mourants, et nous voyons sur ces chariots funèbres des soldats meurtris qui s'éloignent du drapeau qu'ils ont aimé.—A l'ambulance comme au champ, la religion de la France, qui est la nôtre, se tient penchée pour consoler les âmes, à nous de panser les plaies.

Il faut à ce soldat blessé un peu de charpie, à ce héros amputé une bande de toile, à ce moribond un peu de vin, à tous des soins constants. Là bas, au fond de la Bretagne, dans un coin de la Normandie, notre originaire patrie, une mère laisse tomber une prière à laquelle se mêlent les sanglots d'une sœur. C'est la mère et la sœur d'un héros, blessé au champ d'honneur, mais hélas ! elle ne peut rien pour lui. Une larme, elle est déjà donnée. Une obole, s'il vous plaît. Nous avons beaucoup à faire, c'est vrai, mais un amusement de moins pour ce mois-ci, un ruban de moins pour ce chapeau là ; que disons nous, un repas de moins, s'il ne faut que ça pour nous montrer français.

### LE SPORT.

Le Sport canadien, tout en n'étant pas aussi varié dans ses amusements, tel qu'autrefois, n'en est pas moins aujourd'hui digne de remarque.

Le jeu de billard qui, il y a quelques années, avait une vogue extraordinaire dans notre ville, est tombé tout à coup, sans qu'on ait jamais su la cause de sa défaveur, dans un oubli complet.

Les frères Dion, qui, dans ce jeu royal, avaient occupé depuis longtemps la place d'honneur, se sont vus obligés de fermer leurs magnifiques salles, faute d'un encouragement qu'ils méritaient à si juste titre.

Tous deux ont pris la route des Etats-Unis, et leur départ n'a pas même dérangé un seul instant l'apathie générale.

Aussi, depuis qu'il nous ont laissé, a-t-on vu les salles de billard devenir désertes, au point que les propriétaires songent déjà à aller tenter la fortune ailleurs.

Le jeu de la Crosse que, d'un commun accord, on avait appelé le jeu national, n'offre plus le même attrait aux spectateurs, et ne présente plus le même intérêt que ces années passées.

Les querelles de races ont percé là comme ailleurs, et il a fallu renoncer à assister à ces joutes d'adresse, qui nous offraient naguère une si agréable récréation.

Nous apprenons cependant que l'on fait des efforts pour en arriver des deux côtés à une entente cordiale, ce qui serait grandement à désirer.

On parle d'une partie de Crosse entre le Club de Montréal et le Club Shamrock, afin de savoir qui doit garder le titre de champion.

Nous aimerions beaucoup que cette partie eût lieu, car les deux clubs sont d'égale force ; mais que les actes de violence en soient bannis cette fois.

La semaine dernière, Montréal a reçu la visite d'un club de la Crosse, venant de New-York, et appelé " Les Knickerbocker."

Samedi dernier, ils se sont mesurés contre le Club Montréal, qui est demeuré vainqueur, gagnant trois parties consécutives.

Le Club newyorkais, au moment où nous mettons sous presse, doit se mesurer avec le " Dominion Club " de cette ville.

Nous croyons que la partie sera un peu plus égale, et mieux contestée que la première de samedi.

De tous les amusements, celui qui vient en tête du sport canadien, est en ce moment la course en chaloupe, en yatch, etc.

Depuis deux mois on ne parle que de la fameuse course qui doit avoir lieu à Lachine, le 14 Septembre prochain, entre l'équipage de la Tyne et celui de St. Jean, N B.

Hier, Renforth nous est arrivé avec ses compagnons, et le soir même ils commençaient à Lachine où ils ont établi leur quartier, la série des exercices préparatoires à leur grande lutte du mois prochain.

Les noms de ces fameux rameurs anglais se lisent comme suit sur les livres tenus au restaurant de Isaac Ebbitt, Grande Rue St. Jacques : James Renforth, James Taylor, Thos. Winship et John Martin.

L'équipage de St. Jean doit arriver vendredi.

Dans un prochain numéro nous donnerons une appréciation aussi complète que possible sur les mérites respectifs de ces deux équipages, et leurs chances respectives de succès.

L'espace aujourd'hui nous manque, pour parler de certaines courses de chevaux qui ont eu lieu, et de plusieurs autres que l'on se propose de faire, et conséquemment nous prive de donner à nos lecteurs grand nombre d'autres nouvelles très intéressantes pour les amateurs du sport.

Nous avertissons de nouveau que tous renseignements sur ce sujet seront accueillis avec plaisir.

### Grande démonstration en faveur des blessés Français.

Nous regrettons que l'annonce de M. Deslongchamps, relativement à la magnifique démonstration qui doit avoir lieu au Rond St Jacques dimanche prochain, nous soit arrivée trop tard.

Elle aurait occupé une place honorable dans nos colonnes.

Toutefois qu'il nous soit permis de féliciter M. Deslongchamps sur l'idée heureuse et toute patriotique qu'il a eue, de donner aux plaisirs l'occasion assez rare d'être utiles, en venant sécher les larmes des veuves, et fermer les blessures de ceux qui sont tombés sur le champ d'honneur.

Sous l'enveloppe de la récréation, il y a la charité qui donne la main à l'amour de la patrie, et toutes deux attendent avec anxiété cette obole des pauvres qui fait toujours des merveilles.

Nous connaissons trop l'esprit et le patriotisme de nos compatriotes pour oser faire ici une réclame en faveur d'une œuvre qui a toutes leurs sympathies, et les nôtres les plus cordiales.

### Liste des Depots ou l'on peut se procurer le " Franc-Parleur "

Perry et Cie., coin des rues St. Laurent et Craig.

J. Courval, 240, rue St. Laurent.

P. Cavallo, 620, rue Ste. Catherine.

M. M. Crevier, 328, rue Ste. Catherine.

Edouard Lesage aux Tanneries.

LES CÉLÈBRES  
**PASTILLES A VERS**



**DE DEVINS**

*Approuvées par les Médecins Français et  
Anglais les plus éminents.*

**Elles sont falsifiées. Méfiez-vous !**

Pour faire droit à la réputation méritée des Pastilles à Vers de Devins, il est de la plus grande importance de prévenir l'acheteur d'être sur ses gardes et de ne pas s'en laisser imposer par des individus sans principes, qui voudraient substituer à ces Pastilles quelques-unes des préparations sans valeur qui inondent le pays.

Demandez les véritables Pastilles à Vers, couleur de rose, et qui sont marquées "Devins."

A vendre chez tous les principaux marchands de la campagne.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR

**DEVINS & BOLTON,**

APOTHECARIES' HALL,

Près le Palais de Justice, Montréal.

**HUILE DE FOIE DE MORUE**



**A L'HYPHOPHOSPHATE DE CHAUX**

*Un remède hautement recommandé par  
la Faculté pour*

**La Toux, le Rhume, l'Asthme, la  
Bronchite, la Consommation, la  
Débilité générale et toutes les  
Humeurs Scrofuleuses.**

MM. DEVINS & BOLTON, en offrant cette élégante préparation à la profession et au public, font remarquer qu'ils ont pu par un nouveau procédé chimique (connu d'eux seuls), qui n'altère en rien les principes actifs de l'huile, réussir à en masquer le goût au point qu'elle peut séjourner sur l'estomac le plus délicat.

**AVIS**—Remarquez que l'article que vous achetez porte la signature de "DEVINS & BOLTON" sur le haut de la bouteille.

**Prix :—50 Cents et \$1.00 la bouteille.**

PRÉPARÉE SEULEMENT PAR

**DEVINS & BOLTON,**

SALLE D'APOTHIKAIRE,

Près du Palais de Justice, Montréal.

28 juill.

**C. FILIATRAULT**  
**MARCHAND DE TABAC**

En Gros et en Détail

**NOS 11 ET 13, PLACE JACQUES-CARTIER,**

A L'ENSEIGNE DU NEGRE

**MONTREAL.**

Les amateurs de bonnes PIPES et de bon TABAC trouveront constamment à ce magasin un assortiment considérable de

**TABACS**

EN POUFRE, A FUMER ET A CHIQUER,

PIPES EN BOIS,

PIPES EN ÉCUME DE MER,

PIPES EN CAOUTCHOUC,

ETC., ETC.

**CIGARES DE LA HAVANE**

Importés directement.

BONS MÉLANGES à des prix extrêmement réduits.

28 juillet.

**BERTRAND & DUPUIS**

**MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS**

En Gros et en Détail

**129, RUE NOTRE-DAME**

Près du Jardin du Gouvernement

(En face de la rue Claude, vis-à-vis le Marché  
Bonsecours)

**MONTREAL**

Les Marchandises offertes au public par MM. BERTRAND ET DUPUIS sont toutes de la meilleure qualité et choisies avec tout le goût possible, en sorte que toutes les personnes, même les plus difficiles, ne peuvent faire autrement que d'en être complètement satisfaites.

Les précautions que ces messieurs apportent dans le choix de leurs marchandises, l'urbanité et la politesse dont ils font preuve dans leurs relations d'affaires, leur libéralité comme la modicité de leurs prix, sont des raisons plus que suffisantes, pour engager le public et surtout les mères de famille à faire leurs achats chez eux.

La maison BERTRAND ET DUPUIS recevra avec plaisir toutes les commandes de la campagne et les remplira avec tout le soin possible.

Faites-en l'essai.

28 juill.

**AVIS.**

**A Messieurs les Marchands.**

Si vous vous apercevez que vos confrères vendent de belles et bonnes CHAUSSURES en détail, au même prix qu'elles vous coûtent en gros, n'en soyez pas surpris, mais faites ce qu'ils font. Adressez-vous pour vos achats au soussigné, Fabricant de chaussures en gros, Nos 317 ET 319, RUE ST-PAUL, Montréal.

G. BOIVIN.

28 juillet.

**Maxime Garault**

AVOCAT

**NO 21, RUE SAINT-VINCENT**

28 juill.

**AUGUSTE COUILLARD,**

MARCHAND DE

Ferronneries, Peintures, Vitres, etc.,

**233 & 235, RUE ST-PAUL**

Porte voisine de MM. Beauchemin et Valois

**MONTREAL**

On trouvera à cet établissement, à très-bas prix, un assortiment des plus complets de fouritures de maisons, ustensiles de cuisine et poêles de toutes sortes.

De plus, une grande quantité de SCIES de moulin de toutes grandeurs et de tous prix, garanties de première qualité.

Les menuisiers et charpentiers de la ville comme de la campagne feront bien de visiter cet établissement avant d'acheter ailleurs, et les marchands qui l'encourageront y trouveront leur profit.

28 juill.

**TRUDEL & DeMONTIGNY,**

AVOCATS

**NO 223, RUE NOTRE-DAME**

28 juill.

**ADOLPHE OUIMET, B. C. L.**

AVOCAT

**NO 21, RUE ST-VINCENT**

28 juill.

**LE FRANC-PARLEUR**

*Publié tous les Jedis à Montréal, Canada.*

PAR

**A. OUIMET et B. A. TESTARD De MONTIGNY,**

RÉDACTEURS-PROPRIÉTAIRES.

Abonnement - - - - \$2.00 par année  
Etats-Unis - - - - 2.50 "  
Par numéro - - - - 5 Centins.

L'abonnement sera de six mois ou d'un an.

Envoi par lettres enregistrées ou par ordre sur le bureau de poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES :

5 centins la ligne, 1ère insertion,  
3 " " 2ème "

FRAIS DE POSTE—ATTENTION !

Les frais de poste sur les publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné.

Le manque d'attention à ce détail entraînerait une dépense de deux centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Toutes lettres non affranchies seront invariablement refusées.

Les journaux qui seront échangés ainsi que toutes communications se rapportant à la rédaction, devront être adressés au FRANC-PARLEUR ou aux Propriétaires-Rédacteurs, 20, Rue St. Gabriel, Montréal.

Les lettres d'affaires devront être envoyées à C. O. BEACHEMIN ET VALOIS, Libraires-Imprimeurs, seuls chargés de l'administration du journal.

LE FRANC-PARLEUR formera à la fin de l'année un volume de 416 pages, grand in-quarto.